



George Gordon Byron

LE PRISONNIER DE CHILLON

Traduction :
A. Regnault

1874
(1816-1818)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

LE PRISONNIER DE CHILLON	3
I.....	3
II	4
III.....	5
IV	6
V.....	7
VI	8
VII.....	9
VIII	11
IX.....	14
X.....	15
XI	17
XII.....	18
XIII	19
XIV.....	21
THE PRISONER OF CHILLON.....	23
Ce livre numérique.....	36

LE PRISONNIER DE CHILLON

NOUVELLE GENEVOISE¹

I

Mes cheveux sont blanchis, mais non pas par les ans.
Et ce n'est point d'un coup qu'ils ont pris cette teinte,
Ainsi qu'on en a vu dans de mortels instants,
Blanchir en une nuit par le choc d'une crainte².
Mes membres sont courbés, non point par les travaux,
 Mais ils portent la rouille
 D'un ignoble repos ;
 Car des affreux cachots
Ils sont la proie et la dépouille ;
 Et mon sort fut celui
 De ces hommes à qui
 Les bienfaits de la terre,
 De l'air, de la lumière
 Furent enviés, interdits,
Comme à de vils êtres maudits.
Entre le monde et moi montait une barrière.
Et tout ceci, c'est pour mon père
Que d'un cœur fort j'ai su souffrir
Et mes chaînes et l'injustice.
J'ai cherché la mort. Lui, martyr
Pour sa foi souffrit le supplice,
Et, comme lui persécutés,
Tous les descendants de sa race,
Dans les cachots furent jetés,

Marchant fidèles sur sa trace.
Nous étions sept. Ces sept au nombre un sont réduits,
Six jeunes, vigoureux, un avancé dans l'âge,
De même qu'ils avaient commencé, tous finis,
De leurs persécuteurs fiers d'exciter la rage.
L'un dans le feu, deux au combat,
Scellant de leur sang leur croyance,
En professant avec éclat
À Dieu leur sainte obéissance
Contre des tyrans détestés.
Puis trois furent précipités
Au fond d'un ténébreux abîme ;
Je survivis le dernier et débris et victime.

II

Dans le profond et noir donjon
Du vieux château gothique de Chillon³,
Sous les arceaux et les ogives,
Il est sept antiques piliers
Appuis de ces sombres foyers ;
Il est sept colonnes massives,
Avec leurs grisâtres couleurs,
Emprisonnant quelques lueurs
D'un rayon qui perdit sa voie,
Bien loin du jour triste et sans joie.
Par surprise il s'était glissé
Par la crevasse et par la fente
D'un mur épais ainsi laissé ;
Rampant avec sa marche lente
Sur le sol tout ruisselant d'eau,
Comme la lampe météore,
Que les marais ont fait éclore.
Chaque colonne a son anneau,

Et chaque anneau porte une chaîne,
Et de chaque chaîne le fer,
Rongé de rouille, en est couvert,
Corrosive et rousse gangrène ;
Car tous mes membres au dedans
De mes fers indiquent les dents,
Avec les marques des blessures
Que m'imprimèrent leurs morsures,
Stigmates livides, profonds,
Longs, ineffaçables sillons,
Que je ne laisserai derrière
Qu'avec la vie et la lumière.
Celle-ci pèse sur mes yeux
De tout son poids lourd, odieux,
Oubliée et presque inconnue,
N'ayant jamais frappé ma vue
Dans ces cachots où dès longtemps
Je cessais de compter les ans,
Dans leur douloureuse série
Depuis qu'un frère agonisant
Tomba sur sa paille pourrie,
Le dernier près de moi gisant.

III

Nous fûmes enchaînés à trois piliers de pierre,
Tous trois, mais l'un de l'autre isolé, solitaire.
Sans pouvoir rapprocher nos membres d'un seul pas,
Sans même la faveur de nous voir face à face.
Dans ce sombre séjour, nous ne le pouvions pas,
À la clarté blafarde et pâle dans l'espace
Qui nous rendait tous trois l'un à l'autre étrangers.
Ensemble aussi tous trois rangés,
Cette lueur livide et rare,

Côte à côte, hélas ! nous sépare.
Les fers aux mains, le cœur saignant,
C'était toutefois, en l'absence
De chaque terrestre élément,
Nous soulager dans la souffrance,
Que de nous entendre parler,
Et de savoir nous consoler
En notre espoir et nos chimères,
Par des récits et de vieux lais,
Maints beaux exploits, chants légendaires,
Chevaleresques et hauts faits
Récités même avec audace ;
Mais dans ces demeures de glace,
Nos chants, qui devinrent plus froids,
Avaient pris un ton funéraire ;
Et les échos de notre voix
Furent ceux des cachots de pierre.
C'était un son bref, rauque, éteint,
Qui n'était plus libre ni plein,
Non, comme avant, ferme et sonore,
Quand il vibrait dans l'air encore.
Ce peut être une illusion,
Même une hallucination ;
Cette intonation nouvelle
Et pour mon oreille et pour moi,
Étrange et si peu naturelle,
N'était pas notre son de voix.

IV

De nous trois j'avais le plus d'âge⁴,
Et des autres pour soutenir
Le cœur, la force et le courage,
En frère je dus accomplir

Ma tâche et tout mon ministère.
Son devoir, chacun sut le faire
À son degré. Le favori
De tous les enfants de mon père
Était le benjamin chéri.
Il avait les traits de ma mère ;
L'ange reflétait dans ses yeux
L'azur le plus suave des cieux.
Aussi dans mon âme attendrie
Lorsque ce noir donjon m'offrit
Un tel oiseau dans un tel nid,
Ce frère eut-il ma sympathie.
Il était beau comme le jour,
Quand j'avais le jour, la lumière,
La liberté, l'air et l'amour
Des tendres aiglons ; jour polaire,
Cet enfant brillant du soleil
Que couvre un blanc habit de neige,
Jour sans coucher et sans sommeil
Où l'été trône sur son siège,
Mon frère avait sa pureté
Et pétillait de sa gaîté.
Ses pleurs n'étaient que pour les autres
Et ses malheurs étaient les nôtres,
Il en répandait un torrent,
Comme le ruisseau des montagnes
Coule en inondant les campagnes,
Et n'avait de soulagement
Qu'en calmant des maux dont la vue
Faisait saigner son âme émue.

V

Mon autre frère, aussi bien né,

De trempe fort, déterminé,
Mûr pour la lutte, aurait pu faire,
Intrépide, au monde la guerre,
Prêt à verser, soldat joyeux,
Le sang qui bouillait dans ses veines,
Mais non à languir dans les chaînes,
Dans leur choc sans fin, odieux ;
Il dépérissait en silence.
Peut-être ai-je aussi décliné
Dans mes malheurs, en ma constance ;
Contre eux je me suis mutiné,
Gardien de reliques si chères.
Des monts intrépide chasseur,
Il suivait, dans sa fougueuse ardeur,
Les loups et les biches légères.
Il eut l'abîme en ces cachots,
Dans ces fers, le pire des maux.

VI

Du château de Chillon un lac bat les murailles,
À mille pieds dessous, le Léman de ses flots
Consumme avec les ans le fond de ses entrailles,
Où vient s'entre-choquer cette masse des eaux.
C'est la mesure que la sonde,
Plongeant en la gorge profonde,
Constata des tours du château.
La neige en a couvert l'éblouissant créneau
Que le lac en tous sens de sa vague couronne,
L'inaccessible mur, le flot qui l'emprisonne,
Ont par ces deux remparts fait un double cachot,
De l'antique Chillon autre et vivant tombeau.
Ici du lac sous la surface
Et sous la voûte où nous gisons,

Dans ses horreurs nous entendons
Le fracas de l'énorme masse
De l'eau qui vagit, clapotant
La nuit, le jour, à chaque instant,
Faisant retentir sur nos têtes
Le bruit de ses sourdes tempêtes.
L'hiver souvent me fit sentir
L'onde qui venait rejaillir
Par les barreaux de notre cage,
Lorsque les vents impétueux
Montaient en leur folâtre rage,
S'ébattant dans le ciel joyeux.
Sous le poids immense écrasée,
La roche même était brisée ;
Calme je la sentais mouvoir,
Car j'eusse ri, dans ma souffrance,
Dans l'excès de mes maux, de voir
La mort causer ma délivrance.

VII

J'ai déjà parlé du déclin
De mon frère ainsi que du mien.
Vainqueur du cri de la nature,
Il rejetait la nourriture,
Non parce que nos aliments
Étaient grossiers ou repoussants.
Du chasseur à la rude chère
Depuis longtemps nous étions faits ;
Vraiment ils ne nous touchaient guère
Ces plats destinés aux gourmets ;
Le lait des chèvres des collines
S'était changé pour nous en eau
Puisée aux fanges des sentines,

Des fossés infects du château.
Nous avons le pain que trempait
Le triste captif de ses pleurs,
Depuis des siècles qu'il rampait
Dans l'ancre humide des douleurs
Où l'homme enferma ses semblables
Comme des brutes misérables.
Mais à nous, à lui la rigueur
De la prison n'importait guère :
Elle n'abattait ni son cœur,
Ses forces, ni son caractère.
Mon frère même en un palais
Aurait perdu son énergie
S'il avait perdu les bienfaits
Et de l'air libre et de la vie,
Des monts le sommet argenté.
Mais déclarons la vérité,
Sans que ma langue ici s'arrête.
Mon frère à la fin dut mourir ;
Je le vis, sans pouvoir tenir,
Quand il agonisait, sa tête,
Ni de ma main toucher sa main
Mourante, après bientôt glacée.
Épuisant mes efforts en vain,
Pour que ma chaîne fût brisée,
Je la mordais en furieux,
Espérant la couper en deux.
Il mourut. J'entendis défaire
Celle de mon malheureux frère ;
On lui creusa même un tombeau
Dans le sol glacé du caveau.
Je leur adressai ma prière,
En grâce, d'inhumer le corps
Dans un coin où vient la lumière ;
Fol penser que j'avais encor,
Qui fermenta dans ma cervelle,

Qu'éteint, cet esprit libre et fier,
À son passé toujours fidèle,
Ne pourrait souffrir cet enfer.
Je m'eusse épargné ma prière :
Elle fit rire mes bourreaux.
On déposa le corps en terre
Dans cet endroit des noirs cachots.
Sans gazon, la plate surface,
Sur cet enfant de notre race,
Couvrit l'être qu'on aima tant,
Et par-dessus, sa chaîne vide
Pendit, de l'affreux homicide
Ignoble et digne monument.

VIII

Mais lui, la fleur, mon jeune frère⁵,
L'enfant chéri dès le berceau
Et l'image en tout de sa mère,
Tant dans ses traits il était beau ;
Cette perle de notre race,
Tout l'espoir d'un père martyr,
Que sa pensée entière embrasse,
Dernier souci, dernier plaisir,
Pour qui je réservais ma vie,
En soulageant son agonie,
Pour qu'il redevînt libre un jour,
De temps plus heureux au retour ;
Lui-même aussi, nature vive,
Tout plein de sa sève native,
Jamais las, toujours sémillant.
Et dans sa gaîté pétillant,
Lui-même aussi frappé succombe ;
Et, sur sa tige languissant,

Il dépérit en s'affaissant.
Fleur sèche, étiolée, il tombe.
C'est un spectacle douloureux
De voir partir une âme humaine,
N'importe comment à nos yeux,
S'évanouir de notre scène.
Je la vis s'enfuir dans le sang,
Et je la vis par l'océan,
Sur l'abîme entr'ouvert, plaintive,
Se tordre et lutter convulsive ;
Je vis le moribond pécheur,
De l'agonie en la sueur,
En proie à son poignant délire,
À tout l'enfer qui le déchire,
Avec ses remords, ses terreurs.
C'étaient sans doute des horreurs.
Mon frère, sans cette torture,
Mourut d'une mort lente et sûre.
Il s'affaissa, plein de douceur
Par les degrés de sa langueur,
Dans la grâce de sa faiblesse,
Sans larmes et plein de tendresse,
En regrettant ceux qu'il laissait.
Sur sa joue, hélas ! fleurissait
Une fraîcheur épanouie,
De la tombe, amère ironie !
La rose et le lis altérés
S'effaçaient de son doux visage,
Comme les teintes, par degrés,
De l'arc en-ciel après l'orage.
Son bel œil clair et transparent,
Rendait jusqu'au cachot brillant.
Il n'exprimait aucune plainte,
Pour sa vie avant l'âge éteinte.
Nuls murmures, nulles douleurs,
Sur son existence, non, même

Un mot dans la crise suprême,
Et nul regret de jours meilleurs.
Pour ranimer mon espérance,
Il m'en donnait quelque lueur.
J'étais plongé dans le silence,
Car sa perte absorbait mon cœur,
La dernière et la plus poignante.
Puis, chaque pénible soupir
De la nature défaillante,
Étouffé, vint se ralentir.
J'écoutais sans pouvoir entendre
L'angoisse de ce cœur si tendre.
J'appelle, saisi de terreur,
Et pourtant, chez moi la frayeur,
Tout en sentant qu'elle est bien vaine,
Ne veut pas suivre la raison.
J'appelle et crois entendre un son.
D'un bond puissant je romps ma chaîne,
Et vers lui je prends mon élan.
Je ne trouvai que le néant.
Dès lors, isolé, de mon gîte
Dans les ténèbres je m'agite.
Moi seul vivant, aspirant l'air
Et les miasmes de l'abîme.
Des anneaux le seul, le plus cher
Entre le gouffre et la victime,
À ma race, dernier lien,
S'est brisé, ne laissant plus rien.
Ainsi, dans la place fatale
De la caverne sépulcrale,
De respirer avaient cessé
Près de moi, l'un et l'autre frère,
L'un au-dessus, l'autre sous terre,
Et je saisis son bras glacé.
Dans cet état, roide, immobile,
Non moins glacé, gisait mon bras,

Comme du frisson du trépas.
Tout effort était inutile ;
Sans force alors pour me mouvoir
Et lutter dans mon désespoir,
Je me sentais encore en vie,
Vrai sentiment de frénésie,
À l'instant même où nous savons
Que tout ce que nous chérissons,
Ne pourra plus pour nous revivre.
Ah ! j'aurais bien voulu les suivre.
Comment j'évitai le trépas,
Non, vraiment, je ne le sais pas.
En perdant l'espoir de la terre,
La foi me soutenait encor,
Et cette espérance dernière,
Prévint une égoïste mort.

IX

Ce qui vint après, je l'ignore,
Et je ne le sais pas encore
Depuis, j'éprouvai tour à tour
La perte de l'air et du jour,
Et je perdis jusqu'au son même
De l'infernale obscurité,
Et dans cette crise suprême
Je contractai la dureté
De la pierre au milieu de pierres,
Sans un sentiment ni penser,
Sans conscience et n'ayant guères
De volonté pour me pousser,
Rocher stérile, inerte et nu,
Dans les brouillards, plongé, perdu.
Car tout était froid, incolore,

Sans crépuscule et sans aurore,
Sans nuit, sans jour ; même à mes yeux
L'antre du cachot odieux
Perd sa lueur et toute trace.
C'est le vide absorbant l'espace.
La fixité lourde gisant
Sans lieu, sans blanc, sans noir, néant.
Pas d'étoiles dans cet abîme,
Point de terre, de fond, de temps,
Pas d'arrêt, pas de changements,
Pas de mal, de bien, pas de crime,
Point de contrastes où n'est rien.
Un silence opaque, d'airain,
Un souffle, mais souffle immobile,
Sans être la vie ou la mort,
Une mer stagnante et tranquille
D'éternelle torpeur qui dort,
D'aveugle et muette inertie,
Sans un mouvement, infinie !

X

Soudain il vint à mon cerveau⁶
Une lueur, un chant d'oiseau,
Chant de Noël et d'allégresse,
Son imprévu qui me caresse.
Ce chant interrompu cessa,
Puis il reprit, recommença.
Oh ! non, jamais note pareille
Plus suave ne flatta l'oreille.
Surpris, joyeux, reconnaissant,
Je recueillis ce doux accent,
Et je sentis mes yeux se fondre
En pleurs, comme pour y répondre.

Alors ils ne pouvaient pas voir
Ni mes malheurs ni ma misère.
Bientôt mes sens du désespoir
Reprirent le cours ordinaire,
Par les degrés de tous mes maux.
Je vis les murs épais et sombres
Et le pavé de mes cachots
Fermer sur moi leurs vieilles ombres ;
Je vis le soleil comme avant
M'apporter un rayon rampant.
Mais par la crevasse et la fente
Où la lueur avait glissé,
Je vois perché l'oiseau qui chante
Plus doux et plus apprivoisé
Que sur un arbre s'il repose,
Là, bien qu'exilé sur un mur,
Agitant ses ailes d'azur,
Gazouillant mainte et mainte chose
Qu'il semblait, de sa belle voix,
Gazouiller, roucouler pour moi.
Je n'avais rien vu de semblable,
Ni ne verrai le chantre aimable
Désirant comme un compagnon
Pour vivre ensemble à l'unisson.
Il n'était pas si solitaire ;
Il était venu compatir
Au pauvre délaissé sur terre
Et m'apprendre encore à sentir,
À penser, et, par sympathie,
À me rattacher à la vie,
Au tendre amour par sa chanson.
Je ne sais si c'était naguère
Que l'oisillon avait goûté
Cet air pur de la liberté,
S'il avait rompu sa barrière,
Et s'il vint exprès s'attacher

À ma cage pour y percher ;
Mais connaissant trop l'esclavage,
Je ne t'aurais pas souhaité
Doux oiseau, de ma propre cage
La cruelle captivité.
Ou dans ma prison désolée
Me venait-il du paradis
Un visiteur en forme ailée ?
Ah ! que le ciel à mes esprits
Pardonne un penser téméraire,
Joyeux et pénible à la fois,
Que peut-être c'était d'un frère
L'ombre qui descendait sur moi
Mais cet être qui me console,
À la fin loin de moi s'envole ;
Je sais alors qu'il est mortel
Et qu'il n'appartient pas au ciel,
Car il n'eût pas voulu se taire,
Me laissant deux fois solitaire,
Abandonné, glacé, tout seul,
Comme un cadavre en son linceul,
C'est, comme au sein de l'atmosphère
La plus sereine et la plus claire,
Un nuage, du soleil pur
Offusque tout à coup l'azur ;
Quand, tranchant sur sa pleine face
À la terre gaie, au ciel bleu,
Par un impitoyable jeu
Il jette une sombre grimace.

XI

Mais une révolution
Dans mes destins fut opérée ;

La tendre compassion
À mes gardiens fut inspirée.
Je ne sais qui toucha leur cœur
Endurci longtemps au malheur,
Mais il en fut ainsi : brisée,
Ma chaîne lâche fut laissée
Sans anneaux ; j'eus la liberté
De parcourir de tout côté
Ma prison en avant, derrière,
En chaque sens et tout entière,
Et des sept piliers chaque jour
Je pus ainsi faire le tour.
Je reprenais aussi ma trace
Sur le sol où j'avais marché,
Craignant toujours d'avoir touché
Les saintes tombes dont la place
Au-dessus ne se voyait pas ;
Et s'il arrivait que mon pas
Vînt profaner leur sépulture
Humble sous cette couche dure,
Je sentais en moi s'alourdir
L'haleine pénible et pressée,
Et, dans ma poitrine oppressée
Mon cœur tout près de défaillir.

XII

Je fis dans le mur une échelle,
Un marchepied, non pour m'aider
De ma prison à m'évader,
Car sous une forme mortelle,
Tout ce que j'avais chéri
Pour moi s'était évanoui
Et reposait sous cette terre.

La terre d'ailleurs tout entière
N'eût fait qu'élargir mes cachots,
Sans un compagnon de mes maux,
Sans un enfant et sans un père,
Rien pour partager ma misère.
Le penser vint me soulager,
Étant presque fou de songer
À la perte, hélas ! de chaque être
À moi ravi. Je veux monter
Aux seuls barreaux de ma fenêtre,
Encore une fois reporter
Avec amour, de mon abîme
Mes yeux vers les monts et leur cîme.

XIII

Je vis ces monts tels qu'autrefois⁷,
Qui n'ont pas changé comme moi,
Sans être altérés dans leur forme.
Je vis de neiges, de frimas
Vingt siècles sur leur masse énorme,
Leur long et large lac en bas ;
Du Rhône bleu l'onde écumeuse
S'y jeter pleine et furieuse.
J'ouïs le torrent élancé
Bondir sur le roc qu'il sillonne,
Sur le buisson épars, brisé
Par son flot qui rugit et tonne.
Des villes je vis les toits blancs,
Plus blanches les voiles mouvantes
Descendant tout le long des flancs
Des collines environnantes.
Un îlot d'aspect gracieux
Vint sourire ensuite à mes yeux

Par sa scène animée et vive ;
C'était le seul en perspective,
Un pittoresque et vert îlot
De la largeur de mon cachot.
De trois grands arbres le feuillage
Y recevait sous leur ombrage
Des montagnes l'air vif et pur.
Auprès coulaient des eaux d'azur.
La jeune plante printanière
Émaillait un brillant parterre,
Au sein d'un frais bouquet de fleurs
Aux suaves parfums et couleurs.
Sous le castel le poisson brille,
Nage, et partout joyeux, frétille ;
Et l'aigle monte sur le vent
Qui l'emporte en l'air s'élançant ;
Il ne vola jamais plus vite,
Vers moi comme s'il eût volé.
De nouveaux pleurs viennent ensuite
Mouiller mes yeux. Je suis troublé,
Et je sens redoubler ma peine.
En ce moment j'eusse voulu
N'avoir jamais laissé ma chaîne.
Et quand je suis redescendu,
La nuit de mon séjour retombe
Sur le captif de tout son poids,
Et je crois qu'une nouvelle tombe
S'est creusée encor devant moi,
Se fermant sur la tête amie
Dont on voulait sauver la vie.
Et pourtant au fond des cachots,
Lasse du jour, de la lumière
Qui l'oppressaient, cette paupière
Eut besoin de quelque repos.

XIV

Ce put bien être des années,
Ou des mois seuls, ou des journées,
Je ne les ai jamais comptés,
Jamais je ne les ai notés,
Privé d'espoir sur ma paupière
De voir tirer ces noirs rideaux
Et de la rendre à la lumière.
Je sors enfin de ces cachots
Dont mes geôliers m'ouvrent la porte
Sans que je leur demande pourquoi,
Pour aller où ? car peu m'importe,
C'était de même alors pour moi.
L'apathie après la souffrance
M'avait donné l'indifférence
D'avoir ma chaîne, ou non l'avoir,
Vivant avec mon désespoir,
Et lorsque l'on vint me surprendre,
Que tous mes fers furent rompus,
Ces murs si lourds, mais devenus
Pour le captif un ermitage,
Furent mon bien et mon partage.
Mes libérateurs imprévus
Me semblaient à peine venus
Pour m'arracher à ma demeure,
Ma seule en ce monde à cette heure.
L'araignée et moi dans ces nids,
Ces antres, nous étions amis.
J'avais épié la fileuse
Faisant sa toile ténébreuse,
Vu les souris jouer, courir
Au clair de lune, en tout l'espace,
Pourquoi donc moins qu'elles sentir ?
Nous habitons la même place,

Et moi de chaque essaim le roi,
De tuer j'avais bien le droit,
Le pouvoir au moins et l'empire.
Eh bien, non ! chose étrange à dire !
Nous apprîmes à vivre en paix.
Ma chaîne et moi nous étions faits
Comme à fraterniser ensemble,
Tant l'habitude qui rassemble
Et nous étreint de ses forts nœuds,
Nous commensaux des mêmes lieux,
Dans la société des hommes
Sait nous faire ce que nous sommes.
Libre enfin, quand je dois sortir
De Chillon, je pousse un soupir⁸ !

FIN

THE PRISONER OF CHILLON

My hair is grey, but not with years,
Nor grew it white
In a single night,
As men's have grown from sudden fears:
My limbs are bow'd, though not with toil,
But rusted with a vile repose,
For they have been a dungeon's spoil,
And mine has been the fate of those
To whom the goodly earth and air
Are bann'd, and barr'd—forbidden fare;
But this was for my father's faith
I suffer'd chains and courted death;
That father perish'd at the stake
For tenets he would not forsake;
And for the same his lineal race
In darkness found a dwelling place;
We were seven—who now are one,
Six in youth, and one in age,
Finish'd as they had begun,
Proud of Persecution's rage;
One in fire, and two in field,
Their belief with blood have seal'd,
Dying as their father died,
For the God their foes denied;—
Three were in a dungeon cast,
Of whom this wreck is left the last.

There are seven pillars of Gothic mould,
In Chillon's dungeons deep and old,

There are seven columns, massy and grey,
Dim with a dull imprison'd ray,
A sunbeam which hath lost its way,
And through the crevice and the cleft
Of the thick wall is fallen and left;
Creeping o'er the floor so damp,
Like a marsh's meteor lamp:
And in each pillar there is a ring,
 And in each ring there is a chain;
That iron is a cankering thing,
 For in these limbs its teeth remain,
With marks that will not wear away,
Till I have done with this new day,
Which now is painful to these eyes,
Which have not seen the sun so rise
For years—I cannot count them o'er,
I lost their long and heavy score
When my last brother droop'd and died,
And I lay living by his side.

They chain'd us each to a column stone,
And we were three—yet, each alone;
We could not move a single pace,
We could not see each other's face,
But with that pale and livid light
That made us strangers in our sight:
And thus together—yet apart,
Fetter'd in hand, but join'd in heart,
'Twas still some solace in the dearth
Of the pure elements of earth,
To hearken to each other's speech,
And each turn comforter to each
With some new hope, or legend old,
Or song heroically bold;
But even these at length grew cold.
Our voices took a dreary tone,

An echo of the dungeon stone,
 A grating sound, not full and free,
 As they of yore were wont to be:
 It might be fancy—but to me
They never sounded like our own.

I was the eldest of the three
 And to uphold and cheer the rest
 I ought to do—and did my best—
And each did well in his degree.
 The youngest, whom my father loved,
Because our mother's brow was given
To him, with eyes as blue as heaven—
 For him my soul was sorely moved:
And truly might it be distress'd
To see such bird in such a nest;
For he was beautiful as day—
 (When day was beautiful to me
 As to young eagles, being free)—
 A polar day, which will not see
A sunset till its summer's gone,
 Its sleepless summer of long light,
The snow-clad offspring of the sun:
 And thus he was as pure and bright,
And in his natural spirit gay,
With tears for nought but others' ills,
And then they flow'd like mountain rills,
Unless he could assuage the woe
Which he abhorr'd to view below.

The other was as pure of mind,
But form'd to combat with his kind;
Strong in his frame, and of a mood
Which 'gainst the world in war had stood,
And perish'd in the foremost rank
 With joy:—but not in chains to pine:

His spirit wither'd with their clank,
 I saw it silently decline—
 And so perchance in sooth did mine:
But yet I forced it on to cheer
Those relics of a home so dear.
He was a hunter of the hills,
 Had followed there the deer and wolf;
 To him this dungeon was a gulf,
And fetter'd feet the worst of ills.

 Lake Lemman lies by Chillon's walls:
A thousand feet in depth below
Its massy waters meet and flow;
Thus much the fathom-line was sent
From Chillon's snow-white battlement,
 Which round about the wave inthralls:
A double dungeon wall and wave
Have made—and like a living grave
Below the surface of the lake
The dark vault lies wherein we lay:
We heard it ripple night and day;
 Sounding o'er our heads it knock'd;
And I have felt the winter's spray
Wash through the bars when winds were high
And wanton in the happy sky;
 And then the very rock hath rock'd,
 And I have felt it shake, unshock'd,
Because I could have smiled to see
The death that would have set me free.

 I said my nearer brother pined,
I said his mighty heart declined,
He loathed and put away his food;
It was not that 'twas coarse and rude,
For we were used to hunter's fare,
And for the like had little care:

The milk drawn from the mountain goat
Was changed for water from the moat,
Our bread was such as captives' tears
Have moisten'd many a thousand years,
Since man first pent his fellow men
Like brutes within an iron den;
But what were these to us or him?
These wasted not his heart or limb;
My brother's soul was of that mould
Which in a palace had grown cold,
Had his free breathing been denied
The range of the steep mountain's side;
But why delay the truth?—he died.
I saw, and could not hold his head,
Nor reach his dying hand—nor dead,—
Though hard I strove, but strove in vain,
To rend and gnash my bonds in twain.
He died—and they unlock'd his chain,
And scoop'd for him a shallow grave
Even from the cold earth of our cave.
I begg'd them, as a boon, to lay
His corse in dust whereon the day
Might shine—it was a foolish thought,
But then within my brain it wrought,
That even in death his freeborn breast
In such a dungeon could not rest.
I might have spared my idle prayer—
They coldly laugh'd—and laid him there:
The flat and turfless earth above
The being we so much did love;
His empty chain above it leant,
Such Murder's fitting monument!

But he, the favourite and the flower,
Most cherish'd since his natal hour,
His mother's image in fair face

The infant love of all his race
His martyr'd father's dearest thought,
My latest care, for whom I sought
To hoard my life, that his might be
Less wretched now, and one day free;
He, too, who yet had held untired
A spirit natural or inspired—
He, too, was struck, and day by day
Was wither'd on the stalk away.
Oh, God! it is a fearful thing
To see the human soul take wing
In any shape, in any mood:
I've seen it rushing forth in blood,
I've seen it on the breaking ocean
Strive with a swoln convulsive motion,
I've seen the sick and ghastly bed
Of Sin delirious with its dread:
But these were horrors—this was woe
Unmix'd with such—but sure and slow:
He faded, and so calm and meek,
So softly worn, so sweetly weak,
So tearless, yet so tender—kind,
And grieved for those he left behind;
With all the while a cheek whose bloom
Was as a mockery of the tomb
Whose tints as gently sunk away
As a departing rainbow's ray;
An eye of most transparent light,
That almost made the dungeon bright;
And not a word of murmur—not
A groan o'er his untimely lot,—
A little talk of better days,
A little hope my own to raise,
For I was sunk in silence—lost
In this last loss, of all the most;
And then the sighs he would suppress

Of fainting Nature's feebleness,
More slowly drawn, grew less and less:
I listen'd, but I could not hear;
I call'd, for I was wild with fear;
I knew 'twas hopeless, but my dread
Would not be thus admonishèd;
I call'd, and thought I heard a sound—
I burst my chain with one strong bound,
And rushed to him:—I found him not,
I only stirred in this black spot,
I only lived, *I* only drew
The accursed breath of dungeon-dew;
The last, the sole, the dearest link
Between me and the eternal brink,
Which bound me to my failing race
Was broken in this fatal place.
One on the earth, and one beneath—
My brothers—both had ceased to breathe:
I took that hand which lay so still,
Alas! my own was full as chill;
I had not strength to stir, or strive,
But felt that I was still alive—
A frantic feeling, when we know
That what we love shall ne'er be so.
 I know not why
 I could not die,
I had no earthly hope—but faith,
And that forbade a selfish death.

 What next befell me then and there
 I know not well—I never knew—
First came the loss of light, and air,
 And then of darkness too:
I had no thought, no feeling—none—
Among the stones I stood a stone,
And was, scarce conscious what I wist,

As shrubless crags within the mist;
For all was blank, and bleak, and grey;
It was not night—it was not day;
It was not even the dungeon-light,
So hateful to my heavy sight,
But vacancy absorbing space,
And fixedness—without a place;
There were no stars, no earth, no time,
No check, no change, no good, no crime
But silence, and a stirless breath
Which neither was of life nor death;
A sea of stagnant idleness,
Blind, boundless, mute, and motionless!
A light broke in upon my brain,—
 It was the carol of a bird;
It ceased, and then it came again,
 The sweetest song ear ever heard,
And mine was thankful till my eyes
Ran over with the glad surprise,
And they that moment could not see
I was the mate of misery;
But then by dull degrees came back
My senses to their wonted track;
I saw the dungeon walls and floor
Close slowly round me as before,
I saw the glimmer of the sun
Creeping as it before had done,
But through the crevice where it came
That bird was perch'd, as fond and tame,
 And tamer than upon the tree;
A lovely bird, with azure wings,
And song that said a thousand things,
 And seemed to say them all for me!
I never saw its like before,
I ne'er shall see its likeness more:
It seem'd like me to want a mate,

But was not half so desolate,
And it was come to love me when
None lived to love me so again,
And cheering from my dungeon's brink,
Had brought me back to feel and think.
I know not if it late were free,
 Or broke its cage to perch on mine,
But knowing well captivity,
 Sweet bird! I could not wish for thine!
Or if it were, in wingèd guise,
A visitant from Paradise;
For—Heaven forgive that thought! the while
Which made me both to weep and smile—
I sometimes deem'd that it might be
My brother's soul come down to me;
But then at last away it flew,
And then 'twas mortal well I knew,
For he would never thus have flown—
And left me twice so doubly lone,—
Lone as the corse within its shroud,
Lone as a solitary cloud,
 A single cloud on a sunny day,
While all the rest of heaven is clear,
A frown upon the atmosphere,
That hath no business to appear
 When skies are blue, and earth is gay.

 A kind of change came in my fate,
My keepers grew compassionate;
I know not what had made them so,
They were inured to sights of woe,
But so it was:—my broken chain
With links unfasten'd did remain,
And it was liberty to stride
Along my cell from side to side,
And up and down, and then athwart,

And tread it over every part;
And round the pillars one by one,
Returning where my walk begun,
Avoiding only, as I trod,
My brothers' graves without a sod;
For if I thought with heedless tread
My step profaned their lowly bed,
My breath came gaspingly and thick,
And my crush'd heart felt blind and sick.
I made a footing in the wall,
 It was not therefrom to escape,
For I had buried one and all,
 Who loved me in a human shape;
And the whole earth would henceforth be
A wider prison unto me:
No child, no sire, no kin had I,
No partner in my misery;
I thought of this, and I was glad,
For thought of them had made me mad;
But I was curious to ascend
To my barr'd windows, and to bend
Once more, upon the mountains high,
The quiet of a loving eye.

I saw them—and they were the same,
They were not changed like me in frame;
I saw their thousand years of snow
On high—their wide long lake below,
And the blue Rhone in fullest flow;
I heard the torrents leap and gush
O'er channell'd rock and broken bush;
I saw the white-wall'd distant town,
And whiter sails go skimming down;
And then there was a little isle,
Which in my very face did smile,
 The only one in view;

A small green isle, it seem'd no more,
Scarce broader than my dungeon floor,
But in it there were three tall trees,
And o'er it blew the mountain breeze,
And by it there were waters flowing,
And on it there were young flowers growing,
 Of gentle breath and hue.

The fish swam by the castle wall,
And they seem'd joyous each and all;
The eagle rode the rising blast,
Methought he never flew so fast
As then to me he seem'd to fly;
And then new tears came in my eye,
And I felt troubled—and would fain
I had not left my recent chain;
And when I did descend again,
The darkness of my dim abode
Fell on me as a heavy load;
It was as is a new-dug grave,
Closing o'er one we sought to save,—
And yet my glance, too much opprest,
Had almost need of such a rest.

 It might be months, or years, or days—
 I kept no count, I took no note—
I had no hope my eyes to raise,
 And clear them of their dreary mote;
At last men came to set me free;
 I ask'd not why, and reck'd not where;
It was at length the same to me,
Fetter'd or fetterless to be,
 I learn'd to love despair.
And thus when they appear'd at last,
And all my bonds aside were cast,
These heavy walls to me had grown
A hermitage—and all my own!

And half I felt as they were come
To tear me from a second home:
With spiders I had friendship made
And watch'd them in their sullen trade,
Had seen the mice by moonlight play,
And why should I feel less than they?
We were all inmates of one place,
And I, the monarch of each race,
Had power to kill—yet, strange to tell!
In quiet we had learn'd to dwell;
My very chains and I grew friends,
So much a long communion tends
To make us what we are:—even I
Regain'd my freedom with a sigh.

END

¹ Cette nouvelle est fondée sur l'histoire. François de Bonivard naquit à Seyssel en 1496, à l'époque des conflits entre le duc de Savoie et la ville de Genève, dont il épousa ardemment la cause. Deux fois prisonnier du duc de Savoie, il fut enfin détenu dans le château de Chillon, où il resta six ans, jusqu'à l'époque où les Bernois vinrent le délivrer et le rendre à Genève, sa patrie adoptive, qu'il ne cessa de servir jusqu'à sa mort, en 1570. Byron déplorant les malheurs du noble prisonnier dans ce beau poème improvisé en 1816, a lui-même regretté ensuite de n'avoir pas assez connu ni fait ressortir ses qualités éminentes.

² L'exemple des cheveux blanchis subitement, à la suite d'une vive douleur s'est trouvé confirmé entre autres dans l'infortunée reine Marie-Antoinette.

³ Le château de Chillon, qui s'élève sur une île du lac de Genève, fut construit au XII^e siècle par les comtes de Savoie, et servit longtemps de

prison d'État contre les dissidents politiques ou religieux. Construit en pierres blanches, en face des eaux azurées du Rhône à son entrée dans le lac, il offre au voyageur un aspect gracieux qui dissimule la triste austérité de ses voûtes intérieures.

⁴ Les sept piliers que l'on voit encore dans cette obscure prison, et auxquels étaient enchaînés les malheureux captifs, ont suggéré au poète l'émouvante peinture des frères de Bonivard qui meurent sous ses yeux.

⁵ Le contraste des caractères est admirablement tracé. Bonivard, sage et réfléchi quoique profondément sensible ; son second frère, vif, ardent, et périssant par l'inaction forcée qui le consume ; le troisième, doux et résigné, se fanant graduellement et sans plainte, comme une fleur sur sa tige desséchée.

⁶ L'apparition de cet oiseau est d'un effet charmant qui relève heureusement la tristesse du récit.

⁷ La description du château, que Bonivard aperçoit pour la première fois dans son ensemble, est d'une vérité saisissante qui doit frapper tous les lecteurs.

⁸ Bonivard, après sa délivrance, fut reçu en triomphe dans la ville de Genève, devenue, sous sa forme républicaine, le boulevard de la réforme. Il lui consacra tout le reste de sa vie, la guida par ses lumières, la calma par sa tolérance, l'enrichit de son érudition, et finit par lui léguer en mourant une bibliothèque considérable et un nom encore respecté de nos jours.

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en mai 2014.

— **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

— **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : *Chefs-d'Œuvre de Lord Byron traduits en vers français par A. Regnault – tome second*, Paris, Aymot, 1874. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page est tirée de Wikimedia : *Château Chillon*, auteur anonyme, a été prise en 2004.

— **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bour-

lapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gratuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://www.chineancienne.fr>
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://www.mobile-read.com),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.